



Les inondés du fleuve Ouémé

Kodonou, Bénin - 15 octobre 2010

Par Loetitia Raymond, chargée de mission communication de CARE

Sur les berges d'un embarcadère ombragé, la proue de quelques pirogues sommeille encore dans le clair matin d'une journée d'octobre. Bientôt, le silence des berges de sable laissera place à un joyeux brouhaha, aux gazouillis des femmes qui enjambreront le dédale de coques enlacées pour quitter la terre ferme, et prendre le chemin du retour qui les mènera vers leur village inondé.



A quelques mètres des embarcations, 46 femmes parées de pagnes en camaïeu de verts, oranges et jaunes chatoyants attendent assises sur un amas de bambous, la distribution que CARE est venue faire aujourd'hui. Parmi elles, Josiane Hounsou attend les pastilles de purification de l'eau, le pain de savon, les deux nattes et les draps qui lui permettront de boire de l'eau potable et ne plus dormir à même le sol. Une gravité nuancée de douceur se dégage de cette jeune femme de 30 ans. Ce matin, elle a quitté tôt en pirogue Kodonou, son village sous les eaux, pour venir chercher le précieux kit d'hygiène. Comme pour tous les villages lacustres affectés, la pirogue est le seul moyen de transport qui rallie les habitations isolées.



Lorsque qu'Ahmed Lafia Sero, Responsable des facilitateurs de terrain, demande une volontaire pour montrer aux autres comment bien utiliser les produits, Josiane qui jusqu'alors patientait presque absente, se lève d'un bond et dit « moi ! ». Elle le crie comme si sa vie en dépendait, comme si tout à coup elle trouvait une raison d'exister. La jeune femme s'avance non sans une certaine fierté, redresse les épaules et toise l'assemblée de femmes avec une assurance assumée. Chaque distribution est accompagnée d'une séance de sensibilisation à l'hygiène qui démontre l'importance du lavage des mains, et en quoi il réduit considérablement les risques de contamination.

Josiane lève haut les bras, n'hésite pas à se cambrer, savonne et re-savonne ses poignets, montre comment bien rincer tandis qu'Ahmed explique qu'« *il ne faut pas s'essuyer les mains lavées sur vos pagnes sales, sinon ça ne sert à rien !* ». Les femmes sont à la fois attentives et rieuses, parfois moqueuses. De temps à autres, de grands éclats de rire fusent sous l'immense manguier qui les abrite. La joie est palpable, ce moment de détente est aussi la promesse d'un peu de confort et de paix de l'esprit. Celle que Josiane a perdue avec l'arrivée de la crue exceptionnelle.

Comme pour les près des 1000 habitants du village, la grande partie de ses biens ont été emportés par la montée des eaux, il ne lui reste presque plus rien. « *Mon mari est pêcheur quand l'eau est là, et cultivateur quand les eaux s'en vont. On avait mis de côté la nourriture pour la période des crues, c'est tout parti !* », explique-t-elle.

Pour ces hommes et ces femmes, l'urgence première est certes de retrouver un abri hors de portée des eaux, mais surtout de nourrir la famille. Le peu d'argent disponible sert à acheter de quoi manger, et encore, certainement pas de quoi nourrir les enfants à leur faim. Sa famille n'a droit qu'à

un repas par jour, parfois deux, mais pas plus. Alors il n'est pas question d'acheter du savon ou de quoi rendre l'eau potable. Josiane est consciente du danger lié à l'eau, résignée elle avoue : « *Je sais qu'il ne faut pas boire l'eau qui nous entoure, mais comment faire, on n'a pas le choix...* ».

Pourtant l'eau utilisée par toutes ces communautés inondées est un véritable danger. La même eau où des animaux sont morts, où les gens assouvissent leurs besoins, sert aujourd'hui aussi bien à boire, se laver et faire la cuisine. Une véritable menace qui les expose aux maladies hydriques : « *l'eau est trouble, les enfants sont malades, ils ont des diarrhées, la fièvre, et moi je n'ai pas d'argent pour les emmener au poste de santé* », explique la jeune femme désolée. Quand bien même, la majorité de l'accès aux soins est paralysée avec l'occupation des bâtiments publics par les déplacés. A défaut d'autre solution, les femmes pratiquent l'auto-médication pour leurs enfants. Après un voyage de 20 minutes en pirogue à bras, vers ce collège noyé par les eaux, où elle loge avec d'autres familles, Josiane montre ce qui sert à soigner ses petits. Sur la bouteille de complément vitaminé qu'elle sort délicatement d'un bout de tissu, enveloppé tel un trésor, on peut lire en gros « *ne pas donner aux enfants* »... mais Josiane ne sait pas lire. Cette prise de risque, qui peut coûter cher à la santé de ses enfants, ponctionne d'abord son porte-monnaie : « *je dois faire crédit pour les pastilles, comme pour tout le reste. Et puis tout nous coûte plus cher, ce qui coûtait 50 avant la crue nous coûte 75 parce-qu'ils savent qu'on ne peut pas faire autrement* » précise Josiane le visage las.



Alors ce kit d'hygiène est une aubaine pour la jeune femme qui exprime son soulagement : « *Jamais je n'aurais pu m'acheter ces choses, j'ai perdu la quiétude, je dors mal, avec ça je vais avoir un peu de tranquillité, un peu plus de sécurité, dormir sur une natte va nous donner plus de confort, les enfants seront moins malades avec l'eau propre.* ».

Quand la jeune maman hisse sur ses épaules la petite Géraldine, sa cadette de 15 mois, un sourire qui oublie, le temps de la tendresse, les tracassés de ce quotidien ingrat, vient soulager son visage inquiet. Dehors, les pirogues font leur va-et-vient entre deux mondes séparés par d'immenses étendues d'eaux limoneuses. En attendant la décrue, elles continueront de relier la terre à ces îlots oubliés, où vivent emmurés, dans une cage d'eau à ciel ouvert, les inondés des bords du fleuve Ouémé.

Contacts presse :

Loetitia Raymond (Bénin) :

Mail : raymond@carefrance.org

Tél: +229 98122379, +33 678309936

Alexandra Banget-Mossaz (France) :

Mail : banget-mossaz@carefrance.org

Tél : +33 1 53 19 89 92